

BQX

277

.D8

*Jeune, Berlin
Akad.-Bibl. 1841.*

L. DUCHESNE

LES MISSIONS CHRÉTIENNES

AU SUD DE L'EMPIRE ROMAIN

Extrait des MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE
publiés par l'École française de Rome, T. XVI.

ROME

IMPRIMERIE DE LA PAIX, PHILIPPE CUGGIANI

Via della Pace, 35.

1896

(MS)



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

L. DUCHESNE

LES MISSIONS CHRÉTIENNES

AU SUD DE L'EMPIRE ROMAIN

Extrait des MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE
publiés par l'École française de Rome, T. XVI.

ROME

IMPRIMERIE DE LA PAIX, PHILIPPE CUGGANI

Via della Pace, 35.

1896



MAY 6 - 1935

7840

LES MISSIONS CHRÉTIENNES

AU SUD DE L'EMPIRE ROMAIN

Je réunis dans ce mémoire une série d'études partielles sur la propagation du christianisme dans les régions qui avoisinaient la frontière romaine en Afrique et en Arabie, depuis l'Océan jusqu'au golfe Persique et à l'Euphrate. Il n'entre pas dans ma pensée que je puisse apprendre quelque chose aux orientalistes qui se sont occupés de ces questions. Je ne me flatte pas non plus d'apporter, sur tous les points, des solutions définitives. Les documents vont sans cesse en s'accumulant : Letronne était mieux renseigné que ne pouvaient l'être Renaudot et Lequien ; depuis Letronne nombre de textes d'auteurs et d'inscriptions ont été ou produits pour la première fois ou mis en meilleure lumière. Je cherche tout bonnement à dire où en est présentement notre information, souhaitant que de nouvelles découvertes fassent promptement vieillir ce que j'écris.

Voici d'abord, in-extenso, l'indication d'un certain nombre d'ouvrages ou de mémoires qui ont été mis à contribution pour ce travail.

LETRONNE, *Nouvel examen de l'inscription grecque déposée dans le temple de Talmis par le roi nubien Silko* etc. (Mémoires de l'Acad. des inscriptions, t. IX, p. 128).

— *Observations sur l'époque où le paganisme a été définitivement aboli à Philes*, etc. (Ibid., t. X, p. 168).

— *Mémoire où l'on discute la réalité d'une mission arienne exécutée dans l'Inde sous le règne de l'empereur Constance*. (Ibid. t. X, p. 218).

E. REVILLOUT, *Mémoire sur les Blemmyes*. (Mém. présentés par divers savants à l'Acad. des inscr.), t. VIII, 2^e partie, p. 371.

A. DILLMANN, *Ueber die Anfänge des Axumitischen Reiches (Abhandlungen de l'Académie de Berlin, 1878).*

D. H. MÜLLER, *Epigraphische Denkmäler aus Abessinien (Denkschriften de l'Académie de Vienne, t. XLIII, 1894).*

I. GUIDI, *La lettera di Simeone vescovo di Bêth Arsâm sopra i martiri omeriti.* (Memorie della R. Accademia dei Lincei, sc. mor., t. VII, p. 471).

TH. MOMMSEN, *Römische Geschichte*, t. V, p. 598 et suiv.

DROUIN, *Les listes royales éthiopiennes*, mémoire publié dans la *Revue archéologique*, année 1882, t. XLIV.

R. BASSET, *Etude sur l'histoire d'Ethiopie*, mémoire publié dans le *Journal asiatique* de 1881.

TH. NÖLDEKE, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden*, Leyden 1879.

Acta SS. octobris, t. X, p. 721.

Joannis episcopi Ephesi commentarii de beatis Orientalibus latine verterunt W. J. Douwen et J. P. N. Land, Amsterdam, 1889.

Die Kirchengeschichte des Johannes von Ephesus aus dem Syrischen übersetzt von J. M. Schönfelder, Munich, 1862.

I.

Le Sahara.

Il s'en faut de beaucoup que la civilisation romaine ait conquis tout le pays de l'Atlas, assimilé tous ses habitants et toutes ses institutions. A part les provinces orientales, celles d'Afrique et de Numidie, toute la région montagneuse à l'O. de l'Aurès, les plateaux qui dominant le Tell, et même la côte en certains endroits, demeura, après l'annexion du royaume de Mauritanie, à peu près au même degré de culture qu'auparavant. Les limites provinciales du côté du sud étaient des plus vagues. Entre les villes du Tell s'étendaient de grands espaces peuplés par des tribus berbères, mauritaniennes, comme on disait, qui se rattachaient au système provincial par l'intermédiaire de chefs nationaux. Des populations presque indépendantes,

les Gétules, occupaient les plateaux, le Sahara et tout l'ouest de l'Atlas, correspondant au Maroc actuel. Il y avait cependant entre elles et les maîtres de la région côtière les mêmes relations commerciales qu'à présent, parce que ces relations sont imposées par la nature du sol et les conditions du climat. Les officiers de l'impôt et du recrutement, quelquefois des expéditions militaires en règle pénétraient assez loin dans l'intérieur. De temps en temps aussi les barbares vassaux de l'empire se permettaient des razzias sur le territoire occupé, et poussaient jusqu'à la côte leurs entreprises de pillage. On en voit même qui franchissent le détroit de Gadès et vont mettre à sac la riche province de Bétique.

En somme, soumises, tributaires ou indépendantes, les tribus berbères représentaient une masse ethnique considérable, conservant bien la conscience de ce qui les distinguait des Romains, et capable de transformer la distinction en opposition, l'opposition en hostilité. Aux jours où la puissance romaine commença de fléchir, on sentit bientôt la poussée mauritanienne. Les Maures sont très puissants dès le quatrième siècle. Chefs d'insurrections nationales ou détenteurs de la puissance militaire chargée de les réprimer, ils forcent l'empire à compter avec eux. Au cinquième siècle ils maintinrent cette situation en face des Vandales; ils s'y fortifièrent même. L'occupation byzantine, au siècle suivant, fut encore plus superficielle que l'occupation vandale. L'Afrique berbère s'étendait de plus en plus et se renforçait en face de la colonisation transmarine.

Au point de vue religieux, la culture des Maures paraît avoir été originairement des plus simples. Sous l'empire romain ils n'avaient guère d'autres dieux que leurs anciens rois. Le christianisme les pénétra de bonne heure. Au dire de Tertullien (1),

(1) *Adv. Judacos*, 7: *Getulorum varietates et Maurorum multi fines.*

BQX
277
.D8

diverses tribus de Gétules, plusieurs régions du pays mauritanien auraient déjà connu l'Évangile au commencement du troisième siècle. Au quatrième, au cinquième siècle, un bon nombre des innombrables évêchés africains appartiennent évidemment à des localités maures. Il n'est pas très facile d'en faire le départ. Les monuments épigraphiques et autres prouvent aussi que les fluctuations politiques et notamment les variations de la frontière romaine n'avaient aucune conséquence au point de vue religieux. Les Maures sont devenus chrétiens en même temps que les populations romaines; au temps du Donatisme on voit tel ou tel prince maure s'intéresser à une communion plutôt qu'à une autre; mais ceci leur est commun avec les fonctionnaires de l'empire.

En somme, l'évangélisation sur cette frontière n'a pas d'histoire distincte de celle de l'évangélisation de l'Afrique en général. On ne connaît aucun apôtre des Maures; on ne trouve nulle part une église, une organisation ecclésiastique spéciale à ce peuple. Le christianisme s'y est infiltré de proche en proche, comme dans la province elle-même; les évêchés se sont fondés au milieu des groupes de population, à une distance plus ou moins grande vers l'intérieur. Mais c'est toujours l'église d'Afrique.

II.

La Nubie.

Au-dessus des Egyptiens, entre eux et le pays des nègres, la vallée du Nil était habitée par le peuple des Ethiopiens, très foncé de couleur, d'ailleurs assez proche parent des Egyptiens eux-mêmes et des populations primitives de l'Abyssinie. Il se donnait à lui-même le nom de *Kasch* ou de *Kousch*, qui a passé

dans la Bible. La civilisation fut, dans ces régions, importée par la conquête égyptienne. Celle-ci, à part quelques expéditions temporaires poussées plus au sud, ne dépassa guère le confluent du Nil bleu, un peu au-dessous duquel s'élevait la ville de Méroé. Un centre religieux fut installé à Napata (Maraoui), en aval de la 4^e cataracte, avec un grand sanctuaire du culte thébain. Là aussi était le chef-lieu de l'établissement politique. D'abord vassale de l'Égypte, l'Éthiopie finit par lui donner des maîtres, et ce ne fut qu'après bien des vicissitudes que les destinées des deux pays se séparèrent. Depuis le règne de Psamétique les Éthiopiens vécurent chez eux. Lors de la conquête romaine, la dynastie régnante, représentée surtout par des reines qui portaient le titre de *kandaké*, résidait toujours à Napata; mais plus au sud, Méroé (1) était la capitale d'un autre état éthiopien. Sous Auguste il y eut des difficultés de frontières, qui amenèrent dans le pays une armée romaine conduite par le préfet d'Égypte C. Petronius. A la suite de cette affaire il fut réglé que le territoire provincial ne dépasserait pas la première cataracte, limite traditionnelle de l'Égypte; cependant une ligne de postes romains fut établie au sud, dans toute la longueur de ce que l'on appelait le Dodécaschène, jusqu'à Hiéra Sykaminos (2).

A la fin du III^e siècle, on trouve sur cette frontière deux peuples pillards, probablement apparentés de race, les Blemmyes et les Nobades. Ceux-ci tiraient sans doute leur nom de Napata,

(1) Au sud de l'Atbara (Astaboras), entre la 5^e et la 6^e cataracte.

(2) La plus méridionale des inscriptions du Nil est une inscription latine (C. I. L. t. III, 83), trouvée à El Messaourât, à peu près à mi-chemin entre Schendi et Khartoum. Elle n'a aucun rapport avec l'occupation du pays; elle provient d'un indigène qui avait voyagé à Rome, et qui formule un vœu en faveur de la reine de Nubie: *Bona fortuna dominae reginae, feliciter venit e Urbe mense apr(ili) die XV vidi tacitus.*

et représentaient, à un moindre degré de civilisation, les anciens Éthiopiens de Napata et de Méroé. Maintenant ils se signalaient par leurs razzias dans les oasis du désert lybique. Quant aux Blemmyes, plus sauvages encore, c'est par le S. E. qu'ils vio-laient la frontière égyptienne et s'abattaient sur les villes de la vallée du Nil. On les identifie ordinairement avec les Bicharri et les Bedja actuels, populations disséminées entre le grand Nil, le Nil bleu, les montagnes d'Abyssinie et la mer Rouge jus-qu'aux déserts égyptiens. L'empereur Dioclétien se décida, pour maintenir en repos ces dangereux voisins, à leur abandonner le Dodéca-schène, de sorte qu'ils devinrent les voisins immé-diats de l'Égypte. Les Blemmyes s'installèrent tout près de la frontière. Parmi les conventions passées avec eux, figurait leur droit au culte d'Isis dans le temple de Philé (1), avec la permission d'emporter à certaines époques, la statue de la déesse jusque dans l'intérieur de leur pays. Les Blemmyes maintinrent ce droit même après que l'empire eut été converti au christia-nisme (2) et que l'on eut fermé tous les temples. Les empereurs les plus pieux, Marcien au V^e siècle, Justinien lui-même, au siècle suivant, durent se résigner à tenir ouvert le temple de Philé et à y laisser fonctionner le culte païen : les traités l'exigeaient.

Les Nobades en effet, et surtout les Blemmyes, ne furent convertis que très tard (3). Vers (4) l'année 548, vivait dans

(1) Voy. Letronne, *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, t. X, p. 168.

(2) Priscus, fr. 21. Deux inscriptions (*C. I. G.* 4945 et 4946) de l'année 453 mentionnent des actes de culte accomplis à Philé par des membres d'une famille sacerdotale. Cf. Procope, *Bell. Pers.*, 19.

(3) Cependant l'eunuque de la kandaké d'Éthiopie dont il est question dans les Actes des Apôtres (VIII, 27) est un des premiers païens qui soient venus au christianisme et qui aient reçu le baptême. Mais c'est là un fait individuel, qui ne paraît pas avoir porté de conséquences.

(4) Jean d'Ephèse, *Hist. eccl.* IV, 5-9.

l'entourage de Théodose, patriarche monophysite d'Alexandrie, alors interné à Constantinople, un prêtre appelé Julien, qui conçut le projet de se vouer à l'évangélisation des Nobades. Il fut encouragé par l'impératrice Théodora. Justinien, qui eût préféré des missionnaires orthodoxes, en envoya effectivement; mais Julien parvint à les devancer, se présenta au roi des Nobades, Silko (1), et non seulement il lui fit accepter le christianisme, mais encore il obtint que l'on écartât les missionnaires envoyés par l'empereur. Ainsi la conversion des Nobades s'opéra sous les auspices du patriarche Théodose, alors considéré comme le chef des Monophysites, et de l'impératrice Théodora, leur protectrice avouée. Julien séjourna deux ans parmi ses néophytes, puis il en confia la direction à Théodore, évêque de Philé (2) et retourna à Constantinople. Les choses restèrent quelques années en cet état. C'est dans cet intervalle que se place la fondation d'une église à Dendour, près de Kalabschek (Talmis). Le souvenir nous en a été conservé par une inscription copte qui mentionne l'évêque Théodore de Philé comme principale autorité ecclésiastique (3). Elle est peut-être de l'année 559 (4). A ce moment le roi des Nobades n'était plus Silko; l'inscription l'appelle *Eirpanome* (5). Avant de mourir (567) le patriarche Théodose désigna comme devant aller prendre la direction de la mission nubienne un autre de ses prêtres, Longin, qui fut ordonné évêque aussitôt après

(1) Jean d'Ephèse ne donne pas son nom; mais ce doit être celui qui fit graver l'inscription de Talmis.

(2) Cet évêque était déjà avancé en âge; il avait reçu la consécration épiscopale vers 525, des mains du patriarche Timothée III.

(3) E. Revillout, *Mémoire sur les Blemmyes*, p. 374.

(4) La date est 27 tybi (22 janvier), indiction 7. Mais le terme d'indiction doit être suppléé; si l'on était sûrement en droit de le faire, l'année indiquée ne pourrait être que 559, les autres septièmes indictions qui tombent sous l'épiscopat de Théodore étant écartées par l'histoire que nous étudions ici.

(5) M. Revillout (*l. c.* p. 376) corrige ce nom en Ergamène.

sa mort. Mais la police impériale le retint trois ans à Constantinople; ce ne fut qu'en 569 qu'il parvint à s'échapper et à rejoindre ses fidèles, au milieu desquels il vécut six ans. En 575 nous le retrouvons en Egypte, fort engagé dans les luttes intestines du parti monophysite. Vers ce temps, des envoyés du roi des Nobades vinrent à Constantinople et racontèrent les débuts de la nouvelle chrétienté, faisant un grand éloge de leur apôtre Longin (1).

Ce n'était pas seulement dans les grandes villes de l'empire que l'on parlait de Longin et de la conversion des Nobades. Fort loin au sud de ceux-ci habitait le peuple des Alodes, qui, ayant appris ces événements, se déclara prêt à embrasser le christianisme. Le roi de ce pays écrivit au roi des Nobades Awarfioula (2), pour lui demander de lui envoyer Longin. Celui-ci se trouvait alors à Alexandrie, occupé à soutenir le patriarche Théodore, qu'il avait lui-même sacré, contre l'opposition de son rival Pierre, élu de la population alexandrine. Au milieu de ce schisme, qui agitait profondément les monophysites d'Egypte et de tout l'empire, arrivèrent les envoyés du roi des Nobades, réclamant leur chef spirituel. Les partisans de Pierre cherchèrent à mettre la main sur les néophytes du Haut-Nil; mais ceux-ci tinrent bon. Les émissaires d'Awarfioula ne voulurent entendre parler que de Longin; deux évêques, escortés d'un certain personnel, furent, il est vrai, envoyés aux Alodes par le patriarche Pierre; mais on ne voulut pas les recevoir. Longin, pendant ce temps-là, était rentré chez les Nobades, d'où il partait bientôt pour sa nouvelle mission. Il eut beaucoup de difficulté à l'atteindre. Pour y aller il fallait traverser le pays des Makourites, dont le roi, mal disposé, faisait garder toutes les routes, jusqu'à

(1) Jean d'Ephèse, *l. c.* IV, 49.

(2) C'est la forme syriaque; on y a cherché le nom grec Εβρύπυλος; je ne sais si c'est avec raison.

la mer Rouge. Awarfioula envoya l'évêque au roi des Blemmyes, sous la protection duquel il parvint à traverser le territoire dangereux, non toutefois sans avoir beaucoup à souffrir de la chaleur et de la soif; il tomba lui-même malade et perdit dix-sept chameaux. Arrivé enfin à la frontière des Alodes, il y fut reçu par un fonctionnaire appelé Itiko, qui le conduisit en grande pompe auprès du roi. Celui-ci l'accueillit avec enthousiasme, se fit aussitôt instruire et reçut bientôt le baptême avec tout son entourage et une partie du peuple.

La nouvelle de cet heureux évènement parvint au roi des Nobades deux cents jours après le départ du missionnaire. Les messagers de Longin lui apportèrent une lettre du roi des Alodes et une autre de Longin lui-même, qui le priaît de la faire parvenir à Alexandrie. Le roi des Nobades expédia en effet ces pièces au patriarche Théodore, avec une lettre écrite en son propre nom. Ces curieux documents nous ont été conservés par Jean d'Ephèse (1). On était alors à l'année 579.

Les Makourites dont il est ici question ne peuvent être différents de ceux qui envoyèrent une ambassade à Constantinople vers le temps même où nous sommes arrivés. Jean de Biclar enregistre ce fait à l'an VII de Justin (v. 573) (2): *Legati gentis Maccurritarum Constantinopolim veniunt dentes elephantinos et camelopardam Iustino principi munera offerentes, sibi cum Romanis amicitias collocant*. Le pays de Muqurrah ou Makouria est quelquefois identifié avec celui de Nubie, quelquefois présenté comme une de ses subdivisions, vers la seconde cataracte (3).

(1) *Ibid.* c. 52, 53.

(2) *Mon. Germ. hist. Auct. antiquiss.* t. XI, p. 213. Sur la légère incertitude qui affecte la date, cf. p. 209. Noter que Jean de Biclar ne parle pas ici de la conversion des Makourites, laquelle était encore à venir.

(3) *Anecdota Ozoniensia, Semitic series*, part. VII, p. 261.

Cette situation, il est vrai, ne concorde guère avec les récits et documents de Jean d'Asie, d'où l'on déduirait plutôt que les Makourites habitaient au sud des Nobades. Ils pouvaient, en effet, barrer la voie du Nil et même échelonner des postes jusqu'à la mer Rouge; mais de ce côté, en passant par chez les Blemmyes et en se faisant escorter par eux, on parvenait à leur échapper. Quant aux Alodes, ils devaient être voisins des Abyssins (1), car Longin marque, dans sa lettre, qu'il avait éclairé quelques Axoumites, imbus des erreurs phantasiastes de Julien (d'Halicarnasse). On ne peut s'empêcher de rapprocher leur nom de celui de la ville d'*Aloa*, actuellement détruite, qui s'élevait sur la rive droite du Nil bleu, à quelques lieues en amont de Khartoum. *Aloa* avait hérité de la situation de Méroé; elle fut, jusqu'au XV^e siècle, la capitale d'un état chrétien; ses ruines ont conservé des traces de christianisme.

C'est probablement à ces Nubiens que l'Abyssinie avait eu affaire, dans le courant du V^e siècle, sous le règne du négus Ezana, fils d'Ela-Amida. Leur tentative contre les hauts plateaux aboutit à une défaite, qui fut suivie d'une invasion des Axoumites. Ceux-ci infligèrent un second désastre aux Nobades vers le confluent de l'Atbara (Taczazé) et du Nil, ravagèrent le pays de Méroé et s'emparèrent de diverses villes, parmi lesquelles on cite celle d'*Aloa* (2).

Quant aux Blemmyes, il est probable que leur conversion avait précédé celle des Alodes. Entre eux et les Nobades, il y

(1) Le titre de roi de Bouga et de Kasou que prenaient, dans leurs inscriptions, les rois d'Abyssinie, semble indiquer qu'ils possédaient ou revendiquaient la région montagneuse située au N. de l'Abyssinie actuelle, c'est-à-dire le pays habité par les Bedja, (anciens Blemmyes), et la région du fleuve Gasch, où s'élève la ville de Kassala.

(2) Inscription ghééz d'Ezana, texte de M. D. H. Müller dans les *Denkschriften* de l'Académie de Vienne, t. XLIII, p. 46 du tirage à part.

avait de vieilles querelles. Une inscription célèbre, en grec (1), trouvée à Talmis, dans l'ancien Dodécaschène, nous offre un document curieux sur ces relations. Elle remonte au temps où la conversion des Nobades était déjà opérée. « Silko, roi des Nobades et de tous les Ethiopiens », y décrit en termes pompeux les victoires qu'il a remportées, « avec l'aide de Dieu », sur les Blemmyes et les conditions de paix qu'il leur a fait jurer « sur leurs idoles ».

Les Blemmyes se trouvaient désormais entre deux états chrétiens. Le plus complaisant des deux, l'empire romain, finit par mettre un terme au fonctionnement du temple d'Isis. Ce sanctuaire fut fermé dans les dernières années de Justinien (2). En 577 l'évêque Théodore le changea en église; les inscriptions commémoratives de cette transformation sont venues jusqu'à nous (3). Il pourrait bien y avoir coïncidence entre la fermeture du temple de Philé et la conversion des Blemmyes. Ceux-ci, lors de la mission de Longin chez les Alodes, étaient en bons termes avec le roi des Nobades ou du moins subissaient fortement son influence. M. E. Revillout (4) a conjecturé, non sans fondement, que les victoires de Silko et de ses successeurs évincèrent peu à peu les Blemmyes de la vallée du Nil et les rejetèrent dans l'intérieur, entre le fleuve et la mer Rouge, là où l'on croit trouver encore leurs descendants.

Après ces récits de missions, l'obscurité se fait sur la condition religieuse du Haut-Nil. Des épitaphes assez nombreuses, en grec ou en copte, se rencontrent en divers points de ce pays, depuis Talmis (Kalabschèn) dans l'ancien Dodécaschène, jusqu'à

(1) *C. I. G.* 5072. Ἐγὼ Σιλκῶ βασιλεὺς Νοβάδων καὶ ὅλων τῶν Αἰθίοπων... Sur cette inscription, v. surtout Letronne, *Mém. de l'Acad. des inscr.* t. IX, p. 128; cf. Revillout, *l. c.*, p. 432.

(2) Procope, *Bell. Pers.* 19.

(3) *C. I. G.* 8647, 8648, 8649.

(4) *L. c.*, p. 437.

Wadi-Gazal, localité située un peu en aval de la 4^e cataracte, près de l'antique Napata. Elles sont du VII^e ou du VIII^e siècle. La plupart, suivant un usage qui rappelle l'ancienne coutume égyptienne d'ensevelir les morts avec un exemplaire du rituel funéraire, contiennent des extraits de la liturgie funèbre suivant le rit de Constantinople. Cette dernière circonstance, jointe aux formes spéciales de leur grécité (1), concorde avec ce que Jean d'Asie nous apprend des origines chrétiennes en Nubie.

D'autres vestiges chrétiens se rencontrent, comme il a été dit, jusqu'aux environs de Khartoum.

La Nubie fut envahie par les Arabes musulmans en 641-642; mais le christianisme s'y conserva longtemps. On en trouve quelques traces, rares, il est vrai, mais qui permettent de suivre son existence jusqu'au XVI^e siècle. Les évêques, dont on ne connaît ni le nombre ni les sièges, relevaient du patriarche monophysite d'Alexandrie. Actuellement il n'y a plus de chrétiens en ces pays.

III.

Axoum et Himyar.

Le commerce entre la mer des Indes et la Méditerranée suivait, dans l'antiquité, deux voies tracées par la nature, celle de l'Euphrate et celle de la mer Rouge. Du côté de la mer Rouge, les échanges ne s'opéraient pas directement. Ni les navires d'Egypte n'allaient aux Indes, ni les navires indiens n'abordaient en Egypte. Il y avait des intermédiaires, les Arabes

(1) Letronne (*Acad. des inscrip.* t. IX. p. 130 et suiv.) avait déjà relevé la parenté entre la langue de ces inscriptions et le bas grec de Constantinople. Il y a aussi des traces d'influence copte.

du Yémen ou Arabie Heureuse, qui concentraient dans le célèbre port d'Aden tout le commerce des Indes et de la côte orientale d'Afrique et de là faisaient prendre aux marchandises soit la voie de mer vers les ports égyptiens de Bérénice, Leukos-limen (Kosséir), Myos Ormos et Klysmas (Suez), soit la voie de terre qui, partant de leurs vallées fertiles en produits précieux, encens, myrrhe, aloès, allait aboutir aux places de la Syrie méridionale, Elat, Petra, Gaza.

Cet état de relations passa des rois égyptiens aux rois perses, puis aux Lagides et aux Romains. Il détermina même les frontières, qui demeurèrent à peu près les mêmes sous tous les régimes. L'Egypte des Lagides ne s'étendait pas, sur la côte occidentale de la mer Rouge, au delà de Bérénice, à la hauteur de Syène; deux points de la côte situés plus au sud, Ptolémaïs Théron (au S. de Souakin) et Adoulis, occupés temporairement sous les Ptolémées, avaient déjà été abandonnés au temps de la conquête romaine et furent négligés depuis. Sur l'autre rive, le royaume nabathéen, qui comprenait la péninsule du Sinaï et tout le nord-ouest de la péninsule arabique, s'arrêtait sur la côte au port de Leuké-Komé, situé à peu près en face de Bérénice. Quand ce royaume eut été annexé à l'empire, sous Trajan, la frontière demeura la même, de ce côté au moins. Entre Leuké-Komé et le Yémen (Hedjaz actuel), de même que sur la côte opposée jusqu'à la hauteur de l'Abyssinie, la population, très clairsemée, ne se rattachait à aucun grand état. Cependant on y fréquentait déjà le sanctuaire de la Kaaba, dédié aux dieux sémites qu'adoraient les Arabes du désert.

Dans l'Arabie Heureuse on voit se former, vers le temps de César et d'Auguste, un établissement politique dont le centre est la ville de Safar. C'est ce que l'on appelle le royaume des Homérites ou Himyarites. Il comprit d'abord tout l'angle sud de la péninsule arabique, jusqu'à Moka et Aden, et fit sentir

son influence sur la côte africaine jusqu'à Zanzibar et au delà. Cette puissance nouvelle excita les préoccupations d'Auguste, désireux d'enlever aux Arabes leur situation d'intermédiaires entre l'Inde et l'Égypte (1).

Les Homérites se virent menacés en 730 par l'expédition de C. Aelius Gallus qui vint échouer sous les murs de Meriaba, la Saba de la Bible, puis par la destruction d'Aden, accomplie peu après par une flotte romaine. Ils se maintinrent toutefois dans leur existence politique, et même dans leur situation commerciale, bien que celle-ci eût à subir la concurrence résultant des progrès de la marine égyptienne sous la protection du gouvernement romain.

Le peuple abyssin doit sa civilisation à des Arabes du Yémen, émigrés sur la côte en face, ou plutôt sur les hauts plateaux qui la dominent. Ils se mêlèrent aux indigènes, populations apparentées aux Égyptiens et aux autres africains du voisinage, Gallas, Somalis, Dankalis, et leur imposèrent leur langue, d'où, par combinaison avec les idiomes primitifs, sont sortis les dialectes actuellement en usage. Cette émigration pourrait bien remonter à un millier d'années avant notre ère. Beaucoup plus tard apparaît un état abyssin dont la capitale est la ville d'Axoum, d'où son nom de royaume des Axoumites ; il communiquait avec l'extérieur par le port d'Adoulis, comme actuellement par celui de Massaoua.

(1) L'empire romain ne pouvait se servir, pour commercer avec l'Inde, de la voie de l'Euphrate, occupée par les Parthes. Il était de son intérêt de favoriser le développement des relations par la mer Rouge, et de faire de cette voie une voie directe. Longtemps auparavant, les rois égyptiens de la XVIII^e dynastie avaient tenté, pour la même raison, l'annexion du Yémen. Mais cette conquête dura peu. Au VII^e siècle avant notre ère les rois d'Assyrie marchèrent aussi contre les Arabes de Saba, évidemment pour détruire la concurrence que leur commerce faisait à celui de l'Euphrate.

C'est vers le déclin du premier siècle qu'il est d'abord question de cet état axoumite. Ses débuts nous sont révélés par une inscription grecque (1), copiée en 520 à Adoulis par Cosmas Indicopleustes. Le nom du souverain n'y figure pas, car les premières lignes, où il se trouvait, ne nous ont pas été conservées; mais M. D. H. Müller (2) l'identifie, très justement, je crois, avec le Zoskalès dont parle, comme d'un contemporain, l'auteur du Périple de la mer Rouge. Or celui-ci écrivait au temps de l'empereur Vespasien. Les expéditions de ce roi d'Axoum s'étaient étendues assez loin, du côté des tribus barbares qui habitaient vers le golfe d'Obock et le cap Gardafui, et, dans une direction opposée, vers les riverains de la mer Rouge, jusqu'à l'Égypte à l'ouest, jusqu'à Leuké-Komé à l'est. On l'avait donc vu dans le Hedjaz; cependant il n'avait pas touché au royaume sabéen.

Il en fut autrement par la suite. Au quatrième siècle les rois d'Axoum se qualifient de rois des Axoumites et des Homérites (3), ce qui suppose qu'ils exerçaient au moins une certaine suzeraineté sur les princes de l'Arabie heureuse.

Les Axoumites et les Homérites observèrent d'abord l'antique religion sabéenne, variété du polythéisme sémitique. Chez les Axoumites le dieu *Mahrem* avait une importance spéciale; les rois de la période païenne se disent tous « fils du dieu in-

(1) *C. I. G.* 5127 B. Cf. D. H. Müller, *l. c.*, p. 4.

(2) *L. c.* p. 10.

(3) Voir les inscriptions citées plus haut, note 0; dans une des inscr. grecques (*C. I. G.* 5128) le titre Βασιλεύς Ἀξουμιτῶν καὶ Ὁμηριτῶν; les deux peuples sont nommés ensemble dans un récit d'ambassade relatif au règne d'Aurélien (*Hist. Aug. v. Aureliani*, 33); et dans une loi de l'année 356 (*Cod. Theod.* XII, 12, 2) où l'empereur Constance règle l'entretien des personnes qui ont reçu l'ordre d'aller *ad gentem Axumitarum et Homeritarum*. Un document peu sûr parle, pour une date antérieure, d'une expédition romaine contre les Arabes *eudæmones* (*Vita Macrini*, c. 12).

vincible Mahrem ». Dans les textes grecs, *Mahrem* est changé en Arès; on trouve aussi les noms de Zeus et de Poseidon dans l'inscription d'Adoulis.

L'influence hellénique, qui se révèle dans ces transformations ainsi que dans la langue de certaines inscriptions, se manifeste aussi dans l'art, notamment dans les monuments d'Axoum. Au premier rang de ceux-ci figurait un grand temple avec une enceinte sacrée, à laquelle on accédait par une longue avenue de monolithes et de statues (1).

La propagande juive, favorisée par certaines circonstances, commença, vers le début de l'ère chrétienne, à entamer le polythéisme sabéen. A la suite des désastres qui s'abattirent sur la nation juive au temps de Pompée, de Vespasien et d'Hadrien, des colonies israélites, provenant de l'émigration palestinienne, s'étaient formées dans la région centrale de l'Arabie, à Teïma, Khaïber, Yathrib (Médine), entre la province romaine d'Arabie et l'état sabéen. C'est sans doute à ces colonies que se rattache la propagation du judaïsme parmi les Homérites: la même voie fut suivie plus tard par les missionnaires de l'Évangile. Il est sûr, en tous cas, que, vers le milieu du IV^e siècle, la religion juive était professée par une grande partie des Homérites, le reste de la nation demeurant attaché au polythéisme de ses ancêtres.

D'après Eusèbe (2), le philosophe Pantène, qui fut le maître de Clément et d'Origène et dirigea avant eux l'école catéchétique d'Alexandrie, aurait été prêcher l'Évangile jusque chez les In-

(1) Tout cela est encore assez peu connu. Le dernier savant qui ait visité ces contrées est M. J. Théodore Bent, qui séjourna quelques jours à Axoum en février 1893. Une description du principal monument d'Axoum a été rédigée par lui pour le mémoire de M. Müller; depuis il a publié lui-même le récit de son voyage.

(2) *Hist. eccl.* V, 10.

diens (1). On disait même qu'il y avait déjà trouvé des chrétiens, qui lisaient l'évangile de saint Mathieu en hébreu, tel que le leur avait apporté saint Barthélémy, leur premier apôtre. Eusèbe raconte cela d'après le bruit public (λόγος, λόγος ἔχει, φασί); il ne semble pas en être très sûr. Il est du reste difficile de dire où se trouvait l'Inde de Pantène, si c'était la côte occidentale de l'Indoustan, comme l'a cru saint Jérôme, ou le port d'Adoulis, ou le pays des Homérites (2). C'est peut-être cette dernière contrée qui est désignée par Rufin, lequel parle ici d'Inde « citérieure », et par l'auteur de la *Passio Bartholomaei* dans le recueil du faux Abdias. Les catalogues byzantins des douze apôtres sont plus précis; ils envoient Barthélémy aux « Arabes heureux » (3). Mais ces textes postérieurs, interprétations arbitraires de celui d'Eusèbe, n'ajoutent ni clarté ni autorité à la tradition rapportée par celui-ci.

Sur l'Abyssinie le silence est encore plus profond. Eusèbe n'a recueilli aucune tradition; ni Leucius Charinus ni l'auteur du catalogue byzantin ne parlent de l'Ethiopie. Rufin seul et, à sa suite, le faux Abdias font évangéliser ce pays par saint Mathieu (4). Mais les histoires apostoliques du faux Abdias, sur-

(1) Saint Jérôme (*De viris*, 36; *ep.* 70) précise, suivant sa coutume, les indications d'Eusèbe. Il sait que c'est aux Brahmanes que s'adressa la prédication de Pantène et que celui-ci avait été envoyé dans l'Inde par l'évêque d'Alexandrie Démétrius, sollicité à cet effet par les Indiens eux-mêmes. Tout cela paraît être conjectural.

(2) Si la tradition de cet évangile en hébreu a quelque valeur, elle cadrerait assez bien avec la situation linguistique en Abyssinie et dans l'Arabie Heureuse. La langue commune, dans ces pays, était une langue sémitique; la Bible put y être traduite de bonne heure en « hébreu ».

(3) Ἰνδοῖς τοῖς καλουμένοις εὐδαίμοσι. Dans les vieilles légendes de Leucius Charinus, saint Barthélémy ne voyage pas de ce côté.

(4) Rufin aura peut-être déduit cela de ce que saint Matthieu est nommé avec saint Barthélémy dans le texte d'Eusèbe relatif à la mission de Pantène.



tout celles qui lui sont propres et qui n'existent qu'en latin, comme celles de saint Mathieu et de saint Barthélemy (1) ne méritent pas d'être comptées ici pour quelque chose. Du reste, il est difficile de dire ce que leurs auteurs entendaient par Ethiopie, s'ils désignaient par ce nom la Nubie ou le royaume axoumite. Quand il parle expressément de ce dernier, à propos de Frumentius, Rufin est tout-à-fait muet sur la mission de saint Mathieu. C'eût été pourtant le cas de la rappeler, s'il avait cru qu'elle avait eu lieu dans ce pays.

En somme, si l'on veut s'en tenir aux traditions dignes de foi, l'histoire du christianisme en ces régions commence seulement au quatrième siècle. Dans sa continuation de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe (I, 9), Rufin nous transmet un récit fort curieux, puisé par lui à bonne source.

Un philosophe appelé Métrodore avait fait un voyage d'exploration de ce côté. A son exemple, un autre philosophe, Mérope de Tyr, entreprit le même voyage, en compagnie de deux enfants, Frumentius et Aedesius, dont il faisait l'éducation. Dans une relâche, à Adoulis vraisemblablement, une querelle s'éleva entre les indigènes et les gens de l'équipage; ceux-ci furent tous massacrés, sauf les deux enfants, qui furent recueillis à la cour du roi et parvinrent à une grande faveur; de l'un d'eux, Frumentius, ce prince fit son secrétaire; de l'autre, Aedesius, son échanson. Le roi étant venu à mourir, la reine garda les deux tyriens pour diriger l'éducation de son fils en bas âge. Ils ne manquèrent pas de profiter de leur influence pour favoriser la pratique religieuse parmi les marchands chrétiens que le commerce avec l'empire romain amenait à séjourner dans le royaume;

(1) Il y a bien un texte grec de la passion de saint Barthélemy (Tischendorf, *Acta App. apocrypha*, p. 243); mais M. Max Bonnet a prouvé que ce texte grec est une version de basse époque, exécutée en Italie (*Anal. Boll.* t. XIV, p. 353).

eux-mêmes donnaient l'exemple de la piété; quelques églises furent bâties dès ce temps là. Le jeune prince étant arrivé à sa majorité, ils demandèrent et obtinrent de retourner dans leur pays. Aedesius se fixa à Tyr; il y devint prêtre et fit lui-même à Rufin le récit de ses aventures. Quant à Frumentius, il alla à Alexandrie, où Athanase était évêque (1), lui raconta ce qui s'était passé, l'engageant à envoyer un évêque dans un pays si bien préparé à recevoir l'Évangile. Athanase jugea que nul n'était plus propre que Frumentius à remplir cette mission. Il l'ordonna évêque (2) et le renvoya en Abyssinie, où son ministère eut le plus grand succès.

L'ordination de Frumentius eut lieu sous l'empereur Constance, peu avant 340 ou peu après 346, car dans l'intervalle entre ces deux années Athanase fut absent d'Alexandrie. Lorsqu'il eut été rangé par Constance au nombre des ennemis publics, la cour impériale s'inquiéta de la mission abyssinienne. Une lettre fut adressée par Constance aux princes axoumites Aïzan et Sazan (3). Ils étaient invités à expédier immédiatement l'évêque Frumentius à Alexandrie; car, comme il avait été ordonné par Athanase, il était à craindre qu'il ne partageât les "erreurs" de ce prélat désormais condamné et déposé de l'épiscopat; le nouvel évêque d'Alexandrie, Georges, le remettrait dans la bonne voie.

(1) Vers 340 ou 350; cf. la note suivante.

(2) Rufin fait ordonner Frumentius dès le début de l'épiscopat d'Athanase (*nam is [Athanasius] nuper sacerdotium suscepit*); Athanase fut ordonné en 328. Le séjour des jeunes tyriens à la cour axoumite ne peut guère avoir duré moins de 15 ans. D'autre part Métrodore paraît avoir été en rapport avec Constantin; son retour et, par suite, le voyage de Mérope se placerait ainsi vers l'année 324 au plus tôt. Le *nuper* mérite correction.

(3) Saint Athanase, *Apol. ad Constantium*, 31, en a conservé le texte. Rufin ne parle que d'un seul prince; l'inscription d'Axoum (*C. I. G.* 5128) ne porte aussi que le nom d'Aïzan.

La façon dont est rédigée la lettre impériale donnerait lieu de croire que les deux princes étaient chrétiens quand elle leur fut adressée. Cependant nous avons (1) une inscription d'Aïzan par laquelle on voit qu'il était païen. Il s'y qualifie seul de roi; mais il mentionne ses deux frères Saïazan et Adéfas. Le premier lui fut sans doute associé avant l'année 356.

Vers le temps où Frumentius prêchait l'Évangile aux Éthiopiens, le pays des Homérites recevait aussi les premières semences du christianisme (2). L'empereur Constance (337-361) y envoya une ambassade conduite par un évêque appelé Théophile. Ce personnage était indien, natif de l'île Dibous (3); il avait été envoyé comme otage à la cour de Constantin (323-337). Fort jeune alors, il reçut une éducation chrétienne et même une formation ascétique. Eusèbe de Nicomédie († v. 341) le promut au diaconat. C'est au moment de partir pour son ambassade qu'il fut ordonné évêque. On ne sait au juste à quelle date elle eut lieu; il n'est pas improbable que la lettre de Constance aux rois d'Axoum ait été expédiée par cette occasion; auquel cas le voyage de Théophile se placerait en 356 ou peu après.

(1) *C. I. G.* 5128.

(2) Ici la source de nos renseignements est l'histoire ecclésiastique de Philostorge, écrivain arien dont il ne reste que des fragments (*Migne, P. Gr.*, t. LXV, p. 481). Sur la valeur de son témoignage, v. Letronne, *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. X, p. 218 et suiv.

(3) On ne sait ce que c'est que cette île de Dibous. On l'a identifiée tantôt avec Socotora, tantôt avec Diu, tantôt, ce qui est plus probable, avec une des îles de la côte abyssinienne. Philostorge dit que Théophile, avant de rentrer dans l'empire, visita son île natale et qu'il y trouva des chrétiens. Ceux-ci pourraient avoir été des néophytes de Frumentius. D'autre part, Théophile est quelquefois qualifié de *Blemmye* par ses adversaires; cette appellation ne s'expliquerait guère s'il avait été originaire d'une île de la mer des Indes. C'était une des colonnes du parti arien le plus avancé (eunomiens); Philostorge en fait un grand saint; il trouve aussi moyen d'exploiter ce voyage au profit de ses idées.

La mission dont il était chargé avait pour but d'obtenir du roi des Homérites la liberté du culte chrétien tant pour les marchands romains qui demeuraient dans le pays que pour les indigènes qui désiraient se convertir. Les envoyés, porteurs de riches présents, furent accueillis avec honneur. Le roi fit construire à ses frais jusqu'à trois églises, dont une à Safar et une autre à Aden (1). Il inclinait lui-même à la vérité, dit Philostorge; mais il est évident qu'il ne se convertit pas. Le gouvernement, dans ce pays, paraît avoir oscillé entre le judaïsme et l'ancien culte sabéen (2); le judaïsme finit par prendre le dessus. Peu après le temps où nous sommes, la dynastie locale l'avait adopté. Les chrétiens du Yémen demeurèrent fort isolés.

Les premières traces d'organisation ecclésiastique se présentent sous le règne de l'empereur Anastase (491-518). Jean Diacrinomenos (3) rapporte que, sous ce prince, les Homérites, qui étaient juifs depuis le temps de la reine de Saba, se convertirent et reçurent un évêque, probablement ce Silvanus, *évêque des Homérites*, oncle de Jean Diacrinomenos, qui engagea celui-ci à écrire son histoire ecclésiastique (4). Ce prélat s'installa probablement dans la ville de Nedjrân, située à l'intérieur, assez loin au nord de la capitale Safar.

(1) Pour la troisième, Philostorge semble indiquer Ormuz, à l'entrée du golfe Persique; mais il doit y avoir ici une erreur, car cette contrée ne faisait pas partie de l'état homérite.

(2) La dernière inscription royale qui contienne des formules païennes est de l'année 281; les inscriptions juives se rencontrent en 378, 448, 458, 467. C'est seulement en 542-3 qu'apparaît la première inscription chrétienne, où, à côté du Dieu très-miséricordieux on voit nommer le Christ et le Saint-Esprit. V. Glaser, *Skizze der Geschichte Arabiens*, Munich, 1889, p. 12 et suiv. Cf. Dillmann, dans les *Comptes rendus de l'Acad. de Berlin*, 1890, p. 10.

(3) *Théodore le Lecteur*, II, 58 (Migne, *P. G.* t. LXXXVI, p. 212); cf. *Revue archéologique*, t. XXVI, p. 408.

(4) D'après le plus ancien des témoignages arabes (Mohammed ibn Ishaq † v. 770), témoignage conservé par Tabari (Nöldeke, p. 178),

Vers le même temps, apparemment, le christianisme atteignait en Ethiopie la situation de religion dominante, par la conversion du négus. Cet événement semble en rapport avec la fondation de la colonie chrétienne de Nedjrân. Voici du moins ce que raconte Malala (1): Damianos, roi des Homérites, faisait massacrer les négociants byzantins de passage dans son pays, en représailles des mauvais traitements que les juifs avaient à subir dans l'empire romain. Le roi des Axoumites, Andan (2), considérant le préjudice qui résultait de là pour ses relations commerciales, lui déclara la guerre, le battit, le tua et ravagea son royaume. Ce roi, qui était encore païen, avait fait vœu d'embrasser le christianisme s'il était vainqueur. Pour accomplir ce vœu, il s'adressa à Justinien, qui lui fit envoyer un évêque, Jean, paramonaire de l'église Saint-Jean à Alexandrie. De Malalas ce récit a passé dans l'histoire de Jean d'Asie (3) et dans la chronique de Théophane (4).

Il dérive évidemment d'une autre source que celles par lesquelles nous connaissons les campagnes d'Elesbaas (Kaleb) en Yémen. Je pense qu'il doit se rapporter à une expédition notablement antérieure, qui aurait été suivie de la conversion du premier négus chrétien (5). Il semble pourtant étrange que Malala ait

le premier apôtre aurait été un pauvre maçon syrien, nommé Plemion, qui, avec un compagnon appelé Salih, aurait été pris par une caravane et vendu à Nedjrân. Un de ses premiers convertis, Abdallah-ben-Thamir, fit beaucoup de miracles et décida le changement de religion. On montre encore à Nedjrân une mosquée d'Abdallah-ben-Thamir (Halévy, *Archives des Missions*, t. VII, p. 40 du tirage à part).

(1) P. 433 Bonn.

(2) *Var.* Adad (Théophane), Aidog (Jean d'Asie). Le P. Carpentier l'identifie avec Ela-Amida, prédécesseur de Tazena (*Acta SS. oct.* t. XII, p. 299 et suiv.)

(3) Assemani, *Bibl. Or.*, t. I, p. 359.

(4) A. M. 6035.

(5) Telle est aussi l'impression de Nöldeke (Tabari, p. 175) qui se réfère à des monnaies païennes où l'on voit d'un côté le roi d'Axoum



déplacé cet évènement autant qu'il l'a fait en le mettant sous le règne de Justinien. Quoiqu'il en soit, la conversion du roi axoumite doit être arrivée vers la fin du V^e siècle.

Les chroniques, synaxaires (senkessar) et vies des saints d'Ethiopie rapportent uniformément au règne d'Ela Amida la *venue* des neuf saints moines envoyés d'Egypte. L'histoire de Dhû-Nowas, quelles qu'en soient les sources, suppose toujours qu'un certain temps avant les années 520-523, une intervention éthiopienne s'était produite dans les affaires de l'Himyar, que le pouvoir avait été enlevé à l'ancienne dynastie et remis, de par les axoumites, à une autre famille princière.

Mais à quelle date au juste, ou même à peu près, se place la conversion officielle de l'Abyssinie, c'est ce qu'il n'est pas aisé de définir. On ne saurait prendre au sérieux l'assertion des synaxaires qui nous représentent les neuf saints comme ayant reçu l'habit religieux des mains de saint Pacôme († 349). Une autre indication (1), de provenance légendaire aussi, mais plus conciliable avec les faits certains, c'est que le roi Kaleb, avant son départ pour son expédition transmarine (524) alla consulter un reclus qui menait cette vie depuis quarante-cinq ans; or la tradition hagiographique identifie ce reclus avec saint Pantaléon, l'un des neuf moines. Ceci reporterait au-delà de l'année 480 l'arrivée de ceux-ci.

Des inscriptions axoumites il n'y a rien à tirer pour cette question, si ce n'est que toutes, aussi bien celles qui sont en ghéez que celles qui sont en sabéen ou en grec, elles supposent le paganisme officiel. M. Müller l'a établi récemment, en

ΔΙΜΗΑΝ, de l'autre le roi homérite ΑΦΙΔΑC (*Revue numis.* 1868 pl. II, 1, 2; Académie de Vienne, comptes-rendus, t. XXXIX (1862) p. 554); il y aurait confusion, dans Malalas, entre le roi d'Axoum et celui d'Himyar.

(1) *Martyrium Arethae, Acta SS. oct. t. X, p. 748, 751.*

se fondant sur les résultats épigraphiques du voyage de Monsieur Bent.

L'établissement chrétien de Nedjrân n'était pas le seul qui se rencontrât en Himyar. A Safar aussi, il y avait une église; c'est là que résidait le vice-roi abyssin sous la protection d'une garnison éthiopienne. Au temps où nous sommes, et dans ces contrées, la propagation du christianisme allait de pair avec celle de l'alliance romaine; elle était sûrement favorisée par les représentants du négus. Aussi est-il naturel qu'elle eût contre elle, outre l'attachement aux religions antérieures, sabéisme et judaïsme, le sentiment de l'indépendance nationale et les sympathies pour l'empire perse, ennemi des Romains et des Ethiopiens.

Un prince de l'ancienne famille royale, évincée depuis quelque temps par l'administration abyssine, profita d'un moment favorable et leva le drapeau de l'indépendance homérite. Il s'appelait Dhû-Nowas. Comme les rois ses ancêtres, il professait la religion juive. Le vice-roi éthiopien étant venu à mourir au commencement de l'hiver et la saison rendant difficiles les communications avec le littoral abyssinien, il parvint à s'emparer de Safar, massacra la garnison et le clergé et changea l'église en synagogue.

A cette nouvelle, comme on le pense bien, le négus songea aussitôt à la répression. Cosmas Indicopleustes se trouvait à Adoulis au commencement du règne de Justin; il fut alors témoin des préparatifs que faisait le roi d'Axoum pour venger son autorité méconnue. On ne sait combien durèrent ces préparatifs, ni à quelle année au juste il faut rapporter les débuts de l'insurrection homérite (1). Celle-ci dut être considérée par tous

(1) Cosmas écrivait vers 547; il parle de son séjour à Adulis comme d'un fait vieux d'environ 25 ans πρὸ τούτων τῶν ἐν αὐτῶν εἴκοσι πέντε πλείον ἢ ἕλαττον, ἐν τῇ ἀρχῇ τῆς βασιλείας Ἰουστίνου τοῦ Ῥωμαίων βασιλέως. Il ne faut sans doute pas trop insister sur l'expression ἐν τῇ ἀρχῇ.

les chrétiens du pays comme une menace pour leur sécurité. A Safar, Dhû-Nowas avait exterminé une colonie chrétienne qui représentait l'occupation axoumite. En d'autres endroits, notamment à Nedjrân, il y avait des chrétiens d'origine différente. On aurait pu distinguer leur cause d'avec celle de la mission éthiopienne. Il semble, en effet, qu'il y ait eu un intervalle d'incertitude, où les chrétiens de Nedjrân n'ont eu à souffrir de mauvais traitements que de la part de leurs compatriotes infidèles, sans que le nouveau roi les menaçât directement. A cette phase, me semble-t-il, se rapporte la lettre (1) que leur écrivit Jacques, évêque de Sarug en Osroène; il les plaint vivement d'avoir tant à souffrir de la part des juifs et les console de son mieux avec beaucoup de considérations théologiques.

Mais la situation s'aggrava bientôt. En 523, Dhû-Nowas vint mettre le siège devant Nedjrân. Prévoyant une descente des axoumites, il devait éviter de laisser derrière lui une colonie chrétienne assez nombreuse, qui ne manquerait pas d'acclamer le négus et de combiner avec lui quelque opération militaire. Le siège traîna en longueur. Pour en finir, le prince homérite eut recours à la ruse; il proposa une capitulation, qui fut acceptée; puis, aussitôt maître de la ville, il viola sa promesse et fit massacrer tous les chrétiens qui se refusèrent à l'apostasie. On doit citer, parmi ses victimes, le chef de la tribu des Harîth-ibn-Kaab; cet émir et ses gens, au nombre de 340, s'étaient renfermés dans la ville; ils avaient donné aux Nedjrânites d'énergiques conseils, qui ne furent pas acceptés, de sorte que ces braves nomades eurent le regret de mourir sans avoir combattu. Il est question aussi de deux femmes, l'une Daumé, épouse du prince des Nedjrânites, qui fut égorgée avec ses deux filles; on eut la barbarie de la faire assister au supplice de ses en-

(1) *Zeitschrift der morgenl. Gesellschaft*, t. XXXI, p. 402.

fants et de lui verser leur sang dans la bouche. L'autre était mère d'un petit enfant de trois ans, que Dhû-Nowas fit épargner, comme d'ailleurs tous les enfants au-dessous de l'âge de raison. En vain essayait-il de le caresser; le petit garçon l'injuria cruellement; en mourant sa mère le recommandait à Jésus-Christ. Devenu grand, il vint en députation à Constantinople, où Jean d'Asie le connut; il s'appelait Baïsar. Du moins on disait que c'était lui, bien qu'il protestât du contraire.

Naturellement l'exécution avait commencé par le clergé. L'évêque Paul était mort depuis deux ans; on déterra son cadavre et on le jeta au feu. C'est par le feu, dans une vaste fosse ardente, que périrent les prêtres, clercs, moines, vierges sacrées, en tout un groupe de 427 personnes. L'église fut brûlée aussi. Vint ensuite le massacre général; il y eut plus de 4000 victimes.

Ces atrocités commises, Dhû-Nowas s'empressa de faire connaître la prise de Nedjrân à ses amis politiques, le roi de Perse Kawad et l'émir de Hîra Al-Moundhir. Ses envoyés rencontrèrent Al-Moundhir à dix journées de marche au sud-est de Hîra. Cette distance conduit aux environs de Houfhouf (El-Hassa), pas très loin des régions maritimes par lesquelles le Nedjed confine au golfe Persique. L'émir se trouvait assez rapproché du théâtre des évènements homérites. A ce moment arrivèrent près de lui des envoyés de l'empereur Justin, le prêtre Abramos (1) fils d'Euphrasios et l'évêque Serge de Rosapha, avec divers autres personnages ecclésiastiques et laïques, au nombre desquels était le chef des monophysites de l'empire perse, Siméon, évêque de Beth-Arsam.

C'est grâce à cette circonstance que les horreurs commises à Nedjrân furent connues dans l'empire romain, et cela tout aussitôt. L'ambassade de Dhû-Nowas parvint au camp d'Al-

(1) C'est le père de Nonnosus.

Moundhir le 20 janvier 524. Cette année là-même, ou l'année suivante, Jean le Psalmiste célébrait dans un hymne grec la ville de Nedjrân et ses martyrs, avec Harîth (1), leur chef (2), Jean était abbé de Beth-Aptonius, un monastère des environs de Chalcis. On a vu, par la lettre de Jacques de Sarug, que la situation de Nedjrân et de sa colonie chrétienne éveillait vivement l'attention dans le monde syro-euphratésien. Du reste Jean Psaltès avait dû être renseigné par une lettre que Siméon de Beth Arsam écrivit aussitôt rentré à Hîra et qu'il adressa à son homonyme Siméon, abbé de Gabula, localité syrienne peu éloignée de Chalcis (3). L'évêque de Beth Arsam veut que ces évènements soient portés à la connaissance du patriarche d'Alexandrie, afin que celui-ci presse le roi d'Abyssinie d'intervenir; qu'on les notifie aussi aux évêques d'Antioche, Tarse, Césarée de Cappadoce, Edesse, leur recommandant de commémorer les martyrs et de prier pour les survivants (4). Il veut aussi que l'on s'assure des chefs de la communauté juive de Tibériade et qu'on leur signifie qu'eux et leurs coreligionnaires seront rendus responsables des persécutions qui seraient endurées par les chrétiens homérites.

La lettre de Siméon n'est pas le seul document que nous ayions sur ces évènements. Un auteur anonyme, qui est probablement l'évêque de Rosapha, Serge, l'un des ambassadeurs de

(1) Ici, comme dans les autres documents de même origine, le nom de la tribu est attribué à son chef.

(2) L'hymne de Jean Psaltès fut traduit en syriaque par Paul, évêque d'Edesse († 30 oct. 526). Publié par Schröter dans le *Zeitschrift d. morg. Gesellschaft*, t. XXXI, avec la lettre de Jacques de Sarug.

(3) Le meilleur texte est celui que M. Ign. Guidi a publié dans les *Mémoires de l'Acad. des Lincei*, année 278 (1880-81), en syriaque et en italien. La carrière de Siméon de Beth Arsam est connue par Jean d'Asie qui lui a consacré le c. 10 de ses *Vitae Patrum*.

(4) M. I. Guidi (*ad h. l.*) montre que les titulaires de ces sièges étaient alors plus ou moins ouvertement monophysites. Pour Siméon, c'étaient des amis.

Justin auprès d'Al-Moundhir, en fit un récit mieux ordonné, dans la forme usitée pour les histoires des martyrs. Ce document nous est parvenu en grec; c'est le *Martyrium Arethae* publié par Boissonade et par les Bollandistes (1). Au lieu de la finale de Siméon, on y trouve actuellement: d'abord un récit des démarches faites par l'empereur Justin et le patriarche d'Alexandrie auprès d'Elesbaas, roi d'Éthiopie; la lettre de l'empereur au négus est même reproduite, sans doute, d'après l'imagination de l'hagiographe. Puis vient l'histoire de l'expédition d'Elesbaas avec des détails précis, d'une authenticité évidente (2). Enfin un dernier chapitre est consacré aux mesures réparatrices prises par Elesbaas, à l'investiture que reçoit de lui le vice-roi Abramos, enfin à la mort édifiante du pieux négus. Ce triple appendice manque à la traduction arménienne, faite sur le texte syriaque du *martyrium*. Il est bien à croire que nous avons ici des adjonctions postérieures, provenant de sources inégalement autorisées.

Le *martyrium* et la lettre de Siméon s'inspirent l'un comme l'autre de sentiments monophysites; chose bien naturelle, car Siméon de Beth Arsam est connu comme un ardent monophysite et l'évêque de Rosapha ne pouvait guère être dans d'autres idées. Ceci mis à part, on reconnaît encore que, dans les deux documents, bien des choses ont été dramatisées par la rédaction. Siméon, par exemple, donne à toute une partie de son récit la forme d'une lettre adressée par Dhû-Nowas à Al-Moundhir. Il est vrai qu'il avoue avoir fort étendu le texte de cette lettre d'après les renseignements oraux apportés par les envoyés homérites. D'autres détails ont été fournis par des messagers envoyés exprès de Hira à Nedjrân. L'ensemble ne peut être que

(1) Boissonade, *Anecd. graeca*, t. V, p. 1; *Acta SS. oct.* t. X, p. 721.

(2) Cela doit venir de quelque marchand ou marin grec d'Adou-lis, qui aura suivi l'expédition. Cf. Nöldeke, *Tabari*, p. 188.

vrai; ces atrocités n'ont que trop de ressemblance avec bien d'autres commises dans le même monde oriental, à cette époque. Du reste, elles laissèrent, dans la tradition locale, une trace profonde. Mahomet, dans le Coran (1), parle de la fosse de feu où furent précipités les martyrs et voue les persécuteurs aux flammes de l'enfer. Au VIII^e siècle, Ibn-Ishâq parle de 20,000 victimes (2).

La répression se produisit bientôt. On peut lire dans le *Martyrium Arethae* les détails de l'expédition du roi Elesbaas (Ela-Azbeha, Kaleb) (3). Procope, de son côté, raconte (4) qu'« Ellesthaeos, roi des Ethiopiens, très fervent chrétien, ayant appris que les Homérites de l'autre côté de la mer, qui étaient alors les uns juifs les autres attachés à leur ancienne religion, faisaient peser sur les chrétiens de ce pays une oppression sans mesure, réunit une flotte et une armée, marcha contre eux, les vainquit, tua leur roi de ses propres mains et lui substitua un autre roi, homérite aussi, mais chrétien, appelé Esimphaeos, puis retourna dans son pays. Quelques temps après, les Homérites se révoltèrent contre Esimphaeos, sous la conduite d'un abyssin chrétien, Abramos, autrefois esclave chez un négociant romain d'Abdoulis. Ellesthaeos envoya, pour réprimer l'insurrection, une armée dont le chef était un de ses parents (5); mais ce prince abyssin fut trahi et tué par ses soldats qui passèrent à Abra-

(1) Sourate 85.

(2) Tabari-Nöldeke, p. 185.

(3) Ce roi est connu par les monnaies. Une pièce à son effigie, avec la devise ΧΑΛΗΒ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΥΙΟΣ ΘΕΖΕΝΑ a été publiée par M. G. Schlumberger dans la *Revue numismatique* de 1886 (pl. XIX, n° 1; cf. *Comptes-rendus de l'Acad. des inscr.*, 16 avril 1886). Une autre: ΧΑΛΗΒ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΙΟΥ ΘΙΕΖΕΜΑ avait déjà été publiée, mais non identifiée, par M. Prideaux, dans le *Numism. Chron.* de 1884, pl. X, num. 12.

(4) *Bell. Pers.* I, 20.

(5) C'est celui que les auteurs arabes appellent *Aryât*, Théophane *Aréthas*. Théophane, du reste, transporte l'événement du règne de Justin I à celui de Justin II (a. 604).

mos; une seconde armée envoyée pour le venger fut mise en pièces. C'est seulement après la mort d'Ellesthaeos qu'Abramos consentit à reconnaître la suzeraineté des Ethiopiens.

L'empire byzantin chercha à profiter du nouvel état de choses. Divers ambassadeurs, Julien d'abord, puis Nonnosus, furent envoyés aux rois d'Axoum et d'Himyar. On aurait voulu détourner de ce côté le commerce de la soie qui, par Ormuz probablement, prenait toujours le chemin de la Perse. Il y avait aussi des projets militaires. Justinien avait jeté les yeux sur un certain Caïs, brouillé avec Esimphaeos, pour en faire un phylarque des Arabes de Kinda et Maad (Nedjed). Une fois installé, Caïs devait s'entendre avec les Homérites pour faire la guerre aux Perses.

Tout cela n'eut guère de résultat. L'Oman était trop loin pour les Homérites; la soie continua d'arriver aux Romains par la voie du commerce persan. Caïs fut, il est vrai, installé dans le Nedjed; il le quitta même pour devenir phylarque de Palestine (1). Quant aux expéditions contre les Perses, elles se bornèrent à un coup tenté contre la Mecque, au temps et sous la direction d'Abraha (Abramos), lequel fut sans doute aidé des gens de Kinda et de Maad. Sauf une allusion (2) de Procope, cette expédition n'est connue que par les légendes arabes du VIII^e et du IX^e siècle. Elles rapportent qu'Abraha ayant fait construire à Sana (3) une église magnifique, il voulut y attirer les pèlerins de l'Arabie entière. Un Koréïschite, froissé de cette tentative de con-

(1) Ceci semble indiquer que Caïs était chrétien. Sur Caïs v. Nonnosus, *Fragm. hist. gr.*, t. IV, p. 179 (Photius, cod. 3).

(2) Je suis ici la conjecture de M. Nöldeke (Tabari, p. 205) qui rattache les légendes arabes sur l'expédition d'Abraha dans le Hedjaz au texte où Procope (*Bell. pers.* I, 20) rapporte que ce roi se mit une fois seulement en route contre l'empire perse, mais revint presque aussitôt après.

(3) Sana succéda vers ce temps-là à Safar dans la situation de capitale, qu'elle a conservée jusqu'à nos jours.

currence à la Kaaba, alla faire ses nécessités dans l'église de Sana, pour la profaner. Abraha alors partit en guerre contre la Meeque. On ne lui opposa pas de résistance armée; mais la divinité défendit son sanctuaire par des prodiges et des fléaux qui ramenèrent le roi abyssin dans son pays (1).

Après Abraha, ses deux fils Yaksoum et Masrouq se succédèrent sur le trône homérite. Mais les "noirs, abyssins opprimaient par trop leurs sujets. Ceux-ci provoquèrent et favorisèrent une expédition venue de la Perse, qui, vers l'année 570, mit fin à la dynastie éthiopienne (2). Un roi national, Saïf, fut établi, comme tributaire de l'empire sassanide. Quelques temps après, ce Saïf périt victime d'une réaction abyssinienne. Chosroès I^{er} envoya alors son général Wahriz, qui fit massacrer tous les abyssins et resta dans le pays comme gouverneur (3). Ces interventions persanes furent considérées à Constantinople comme attentatoires aux intérêts de l'empire (4) et alléguées parmi les motifs de la rupture qui se produisit entre les deux grands états sous le règne de Justin II (573).

Il est clair que ce changement ne pouvait manquer d'être très défavorable au christianisme. L'église d'Abraha, à Sana, se maintint peut-être (5); mais les gouverneurs persans ne purent

(1) Suivant la tradition arabe, le fait se serait passé l'année même (570) où naquit Mahomet; mais c'est là un arrangement ingénieux. Du moment où l'on admet que Procope a parlé de l'expédition, il faut évidemment remonter au moins vingt ans plus tôt. Cf. Nöldeke, p. 205.

(2) Tabari-Nöldeke, p. 220 et suiv.; 261, 349-351.

(3) Successeurs de Wahriz: *Zin*, *Binegân*, *Chore Chosrau*, ces deux derniers descendants de Wahriz; *Bâdhân*, contemporain de Mahomet: il embrassa l'islamisme en 628.

(4) Théoph. Simoc. III, 9.

(5) On croit la retrouver dans la grande mosquée de Sana. Suivant M. Glaser (*Skizz. der Gesch. d. Arabien*, p. 79), ce serait un ancien édifice sabéen changé en église. Sur la porte se lit une inscription sabéenne venue d'ailleurs et antérieure au christianisme (C. I. S. n° 1).

s'intéresser au culte dont elle était le centre. La chrétienté de Nedjran survécut ; elle résista même, soixante ans plus tard, à la propagande musulmane. Mahomet parle d'un évêque de cette église, Koss-ibn-Saïda, qu'il avait entendu prêcher. C'était un homme fort renommé pour son éloquence et son talent poétique (1).

Les chefs de l'islam ne tolérèrent pas longtemps ce centre chrétien. Le khalife Omar chassa du pays ceux des Nedjranites qui refusèrent de se faire musulmans (2). Leur exode les conduisit vers le bas Euphrate, au voisinage de Koufa, où, vers la fin du VIII^e siècle, le catholicos Timothée I^{er} (778-820) leur donna un évêque. Dans la lettre (3) où Timothée parle de ce fait, les Nedjranites sont présentés comme ayant été attachés jusqu'alors aux doctrines impies de Julien, c'est-à-dire de Julien d'Halicarnasse. Autrement dit c'étaient des monophysites de la nuance la plus avancée.

L'histoire d'Aréthas, d'Elesbaas et d'Abraha fut traitée plus d'une fois par les hagiographes byzantins. On a déjà vu que, dans l'un des appendices du *Martyrium*, Elesbaas est dit avoir investi lui-même Abraha, avant de s'en retourner dans son royaume ; Jean d'Asie le rapporte également (4). Ceci est sûrement faux. Mais c'est à cette donnée que se rattache une autre pièce, que nous n'avons pas dans son entier, la vie de *saint Gregentius*, archevêque de Safar (5). Ce saint est fêté le 19 décembre. D'après les synaxaires grecs, il aurait été originaire d'une ville quel-

(1) Caussin de Parceval, *Histoire des Arabes avant l'islamisme*, t. I, p. 159.

(2) *L. c.*

(3) Publiée par Khayyât, *Eléments de lecture*, Mossoul, 4869, p. 152 ; Guidi, *l. c.* p. 15.

(4) Assem. B. O. t. I, p. 383.

(5) Jean d'Asie (*l. c.*) ne le nomme pas ; il dit seulement qu'Elesbaas demanda un évêque au patriarche d'Alexandrie, « avant que le

quefois appelée Milan, quelquefois *Loplana in finibus Avariae et Asiae*. Je reconnais ici *Lipljan*, l'ancienne *Ulpiana*, dans la province de Dardanie. Mais cela importe peu. Les parents de Gregentius s'appellent Agapius et Theotecna. Il va en Egypte, se fait solitaire, et, au bout de quelque temps, il est envoyé diriger l'église des Homérites.

Cette première partie de sa vie, résumée par les synaxaires, n'a encore été ni publiée, ni signalée. Quant au reste, il se compose essentiellement : 1° du récit de l'élection miraculeuse d'Abramos, opérée sous les auspices de saint Gregentius, en présence d'Esbaas ; 2° de la législation délivrée par Abramos à ses sujets ; 3° d'une longue dispute entre Gregentius et le docteur juif Erban. A la suite de cette dispute, qui ne comprend pas moins de cinq séances, tous les juifs se convertissent. Le roi et l'archevêque coulent de saints et heureux jours ; Abramos règne 30 ans et laisse le trône à son fils Serdidus ; Gregentius le suit de près dans l'autre monde. La dispute, avec cette finale, était connue depuis longtemps ; M. Boissonade (1) a publié ce qui précède, d'après un ms. Coislin (255) (2) ; il y a d'autres manuscrits, mais on n'en a pas encore tiré le début de l'histoire.

La législation est évidemment idéale, d'un idéal monacal ; les fautes charnelles préoccupent le rédacteur à un degré extraordinaire ; les pénalités qu'il assigne à ce genre de fautes ne sont pas moins singulières. Il est évident que nous sommes à Salente.

concile de Chalcedoine eût envahi » cette métropole (538). Cet évêque siégea peu de temps et mourut. Alors le roi des Homérites ayant appris le changement arrivé à Alexandrie, ne voulut plus recevoir d'évêque du nouveau patriarche.

(1) *Anecd. gr.*, t. V, p. 63.

(2) Répété dans Migne, *P. G.* t. 86¹, p. 568. — Voir sur divers mss. grecs et slaves, Martinov, *Annus eccl.*, au 19 déc.

Nous sommes aussi dans le domaine du merveilleux le plus intense; Abramos, au moment de l'élection, est enlevé dans l'air par la puissance du Seigneur et porté devant le roi Elesbaas. Quand on promulgue la législation, les exemplaires, déposés sur l'autel, vont d'eux-mêmes se placer entre les mains des fonctionnaires auxquels ils avaient été destinés. Le Christ apparaît, à la fin de la dispute, comme le *deus ex machina*, pour confondre l'incrédulité des juifs. Je doute beaucoup, non seulement des faits et des lois, mais de l'existence même de saint Gregentius.

IV.

Les Arabes.



L'Arabie était limitée au nord par les provinces syriennes de l'empire romain et par les régions également syriennes ou araméennes de l'empire perse. Dans leurs incessantes migrations vers le nord, les tribus arabes se butaient partout à des populations araméennes, parlant le syriaque ou quelque dialecte apparenté très étroitement à celui-là. La ligne de contact ne coïncidait que rarement avec la frontière politique. Dès le premier siècle de notre ère, la Mésopotamie moyenne était remplie d'Arabes. En général nomades, ils avaient cependant un établissement stable dans la forteresse de Hatra, située à quelques lieues de la rive droite du Tigre, un peu au sud de Ninive (Mossoul). L'Euphrate, au moins depuis la frontière romaine (*Circesium*, Abou Séraï) coulait en pays arabe. Les chefs de ces tribus relevaient du roi de Perse. Ceux de Hatra jouirent sous la dynastie parthe d'une grande autonomie que les Sassanides ne crurent pas devoir respecter: un des premiers rois de cette famille, Ardaschir

ou Sapor I (1), s'empara de la forteresse contre laquelle avaient échoué les efforts de Trajan et de Sévère, et mit fin à cet état vassal.

Il s'en forma bientôt un autre, dont le centre fut à Hîra, au sud de l'ancienne Babylone, non loin de Mesched-Ali, une des villes saintes des Chiïtes, à la lisière du grand désert pierreux. Cette localité devint le siège d'une dynastie de princes arabes, vassaux de l'empire sassanide, qui se faisaient obéir de toutes les tribus éparses en Mésopotamie, le long de l'Euphrate et du golfe Persique jusque vers les îles Bahréïn. Hîra fut remplacée, au VII^e siècle, par Koufa, fondée tout auprès par les premiers khalifes.

Sur la frontière romaine, la situation ethnique était à peu près la même, mais la situation politique était assez différente. L'ancien royaume nabathéen, annexé en 105, comprenait beaucoup de déserts: la péninsule sinaïtique, la côte au delà du golfe d'Akabah, jusqu'à Leuké-komé (El-Haoura) et, nominalement au moins, l'intérieur, entre Médine et Damas. De même, en arrière de la ligne Damas-Palmyre-Circesium, jusqu'aux abords d'Alep, s'étend une immense région où ne peuvent vivre que des nomades. On les laissait errer à leur aise; mais, quand ils approchaient du pays cultivé, ils se heurtaient à une ligne de forteresses qui les arrêtaient net. Avec les Romains, ces tribus n'avaient guère que des rapports commerciaux; entre elles il n'existait pas de lien politique. On ne peut donc pas parler, sous le haut empire, d'états arabes vassaux des Romains; il n'y a rien, de ce côté, qui se puisse comparer à l'établissement d'Hatra dans le royaume parthe.

On y vint cependant, mais assez tard, seulement au temps de Justinien. En 531 (2) un état arabo-romain fut créé, pour

(1) Nöldeko, Tabari, p. 33.

(2) Procope, *Bell. pers.* I. 17. 19. Cf. Waddington, nos 2110 et 2562 e.

servir de contre-poids à l'état arabo-persan des rois de Hîra. Dès le troisième siècle, par suite d'une tolérance qu'imposaient peut-être les circonstances, on voit quelques tribus isolées s'établir en dedans de la ligne des postes, notamment dans la région de Bostra et dans celle de Damas. Ces tribus avaient à leur tête leurs cheïks nationaux, investis par l'autorité romaine, un peu comme les princes maures dans l'Afrique berbère; administrativement on leur donnait le titre de *phylarques*. Peu à peu ces enclaves arabes se multiplièrent. On les organisa militairement; on les groupa par provinces: il y eut quelque temps des phylarques de Palestine, d'Arabie; enfin, l'importance de ce moyen de défense se révélant de plus en plus, on en vint, en 531, à établir un phylarque général, le chef de la tribu des Ghassanides. Ce fut un véritable roi vassal, dont l'autorité s'exerça sur les Arabes de toutes les provinces orientales de l'ancienne Syrie, et rayonna vers le désert.

D'un côté, il faisait face aux gens de Hîra; de l'autre il ouvrait la frontière romaine à l'émigration du sud, et préparait ainsi l'invasion musulmane. Sur les sujets de l'empire, l'émir ghassanide n'avait, en théorie, aucune autorité; les organisations municipales, les judicatures provinciales étaient conservées; en fait, il est clair que le chef militaire était le maître. On s'en aperçut bientôt, même dans les choses d'ordre religieux.

Ces Arabes de Syrie étaient chrétiens depuis longtemps. Ils avaient même, en certains endroits, des évêques à eux. Voici ce que l'on sait de plus sûr sur l'origine de ces églises sarrasines.

Rufin (1) raconte l'histoire d'une reine des Sarrasins, appelée Maouvia, qui, après avoir beaucoup guerroyé contre les Romains, finit par accepter la paix, à condition qu'on donnât pour évêque à sa tribu un moine appelé Moïse, lequel vivait dans le

(1) *Hist. eccl.* II, 6.

désert voisin (1), en grand renom de sainteté et de miracles. On était alors au temps de l'empereur Valens, qui favorisait les ariens et persécutait les orthodoxes. Il consentit à l'arrangement proposé par la reine des Bédouins, et l'on conduisit Moïse à Alexandrie pour le faire ordonner par l'évêque arien Lucius. Mais le solitaire, qui était orthodoxe, ne voulut pas être consacré par un prélat hérétique. Il s'obstina si bien qu'il fallut chercher dans des lieux d'exil des évêques catholiques pour lui imposer les mains. Ceci se passait vers l'année 374.

C'est aussi au quatrième siècle que vivait le cheïk Zocoum, dont la conversion est marquée dans l'histoire de Sozomène (2). Ce cheïk était désolé de n'avoir pas d'enfants. Il s'adressa à un solitaire, qui pria pour lui et lui promit de la postérité s'il voulait se convertir au Christ. La promesse ayant été suivie d'effet, Zocoum et toute sa tribu demandèrent le baptême.

On voit par ces récits quelle était la considération des enfants du désert pour les anachorètes dont la sainteté éclatait au milieu de leurs solitudes. Saint Hilarion aussi, le grand moine de Gaza, dont la vie se prolongea jusqu'en 371, paraît les avoir beaucoup impressionnés (3). Il en fut de même, au siècle suivant, de saint Siméon Stylite. Théodoret, témoin oculaire, nous a laissé de fort curieux détails (4) sur ses rapports avec les Arabes de la Syrie du nord et de la Mésopotamie. Peu à peu, grâce à l'influence exercée par les solitaires, le christianisme

(1) Ce doit être le même que le Moïse du monastère de Rhaitou au mont Sinaï, qui passe aussi pour avoir converti une tribu arabe du désert de Pharan, avec son chef Obadien (*Combëfis, Illustrium martyrum lecti triumpho*, p. 99 et suiv.). Le fait que l'ordination de Moïse fut célébrée en Egypte favorise cette identification.

(2) VI, 38.

(3) Saint Jérôme, *Vie de saint Hilarion*, 25.

(4) *Hist. relig.* c. XXVI.

conquit toutes les populations nomades qui vivaient à l'intérieur de la province romaine.

Les tribus du dehors, quand elles venaient à passer la frontière, ne tardaient pas à subir la même influence. Cyrille de Seythopolis (VI^e s.), dans la vie de saint Euthyme, solitaire de Pharan (1), entre Jérusalem et Jéricho, raconte l'histoire de la conversion d'une tribu qui, vers l'année 420, quitta les bords de l'Euphrate pour se transporter en Palestine. Le cheïk s'appelait Aspebaetos. Térébon, son fils, encore en bas âge, était atteint de paralysie. Aspebaetos le conduisit aux solitaires de Pharan et obtint d'Euthyme qu'il le guérit. A la suite de ce miracle, toute la tribu embrassa le christianisme. Euthyme lui donna pour évêque son propre chef, Aspebaetos, qui, baptisé sous le nom de Pierre, fut consacré par le patriarche de Jérusalem Juvénal.

De ces histoires nous pouvons déduire la fondation de deux sièges épiscopaux. Le premier, celui de Moïse, semble être identique à l'évêché de Pharan, qui subsista longtemps dans une des vallées du mont Sinaï et finit par être rattaché au célèbre couvent de Sainte-Catherine (2). Quant à celui qui eut pour premier évêque le cheïk converti par saint Euthyme, il portait le nom de *Parembolae* (Παρρηβολαί, *castra*). Son évêque, l'ancien cheïk en personne, assista au concile d'Ephèse (431). Un évêque de même titre, appelé Valens, se rencontre en 518 (3), au milieu des suffragants du siège patriarcal de Jérusalem. Les Sarrasins convertis par saint Euthyme avaient donc leurs tentes, non dans la province d'Arabie, mais dans celle de Palestine I^{ère}.

(1) Ne pas confondre ce Pharan avec celui du Sinaï.

(2) Le plus ancien évêque de Pharan que l'on connaisse par son nom est Nathyr, vers le commencement du V^e siècle. Cf. Tillemont, t. X, p. 454.

(3) Hardouin, *Conc.*, t. II, p. 1341.

Un troisième établissement de ce genre se rencontre plus au nord, dans la province de Phénicie II^e ou province de Damas. On en connaît un titulaire, Eustathe, qui assista au concile de Chalcedoine et qui siégeait encore en 458 (1); il se qualifiait d'évêque "de la nation des Sarrasins".

En même temps que lui siégeait à Chalcedoine un autre évêque sarrasin, Jean (2), qui portait exactement le même titre qu'Eustathe. C'était peut-être un évêque de Parembolae. Nous trouvons au concile d'Ephèse de 449, un Auxilaos, évêque "des Sarrasins alliés", (3). Je ne sais auquel de ces deux sièges on doit le rapporter.

Il faut aussi mentionner l'évêque de l'île Iotabé. Cette île, actuellement appelée Tiran, à l'entrée du golfe d'Akabah, était un centre important de transit commercial et de perception douanière. Un arabe appelé Amorkesos, désertant les régions soumises au roi de Perse, vint s'y établir, vers 470, après en avoir chassé les préposés romains. En 473 il envoya l'évêque de sa nation, appelé Pierre, à l'empereur Léon, pour lui obtenir la situation de phylarque des Sarrasins de l'Arabie Pétrée. Léon fit venir l'émir, le combla d'honneurs et lui accorda l'autorité, non seulement sur Iotabé, mais encore sur d'autres localités (4). En 498 l'île fut reprise par Romanus, général de l'empereur Anastase (5). Mais l'évêché se maintint. On trouve au concile de Jérusalem de 536 un Anastase, "évêque de l'île Iotabé". Peut-être ce siège n'était-il autre chose qu'une continuation passagère de celui de Pharan, au Sinaï.

(1) Hardouin, t. II, p. 66, etc.; p. 720. Ce siège est marqué dans les notices du patriarcat d'Antioche.

(2) *Ibid.*, p. 59, 277.

(3) Σαρακηνῶν τῶν ὑποσπόνδων, Hardouin, t. II, p. 85, 227, 264.

(4) Malchus, *Fragm. hist. gr.* t. IV (Didot), p. 113.

(5) Théophane, a. m. 5990.

Ces fondations demeurèrent isolées. Les évêchés sarrasins ne se groupèrent jamais en église nationale. Au contraire, ils entrèrent dans le système provincial de l'église grecque et relevèrent des métropoles de Pétra, de Jérusalem, de Damas. La constitution de l'état ghassanide, la fondation, sur cette frontière, d'un royaume arabe vassal des Romains, arriva trop tard pour briser les cadres ecclésiastiques. Elle eut pourtant son influence sur les affaires religieuses. Les monophysites, menés durement par les successeurs de Justinien, trouvèrent un protecteur énergique dans l'émir Al Moundhir.

Sur le plateau central de l'Arabie (Nedjed) et aux abords du golfe Persique, vivaient les tribus de Kinda et de Maad (1). Dès le temps de l'empereur Anastase on les trouve en rapports avec les Romains. Elles avaient alors à leur tête un émir Hareth (Ἀρήθης) à qui Anastase députa un certain Euphrasios, chargé de nouer des relations amicales. Son fils Caïs (Καῖσος) fut en relations avec Justinien, par l'intermédiaire du fils d'Euphrasios, Abramos, et de son petit-fils Nonnosos. Abramos obtint de lui qu'il envoyât son fils Mavia (Μαβίας) à Constantinople comme otage. Nonnosos fut chargé d'amener Caïs lui-même, sur lequel l'empereur avait des desseins; mais il n'y réussit pas; ce succès était réservé à Abramos qui, pour la deuxième fois, fit le voyage du Nedjed (2). Dans l'intervalle, Caïs avait eu des difficultés avec le roi homérite Esimphaeos, à propos d'une querelle de sang; il s'était même vu obligé de quitter son pays. Il accepta les offres d'Abramos, laissa ses tribus sous la direction de ses fils Amr (Ἀμβροσος) et Yézid (Ἰεζίδος), partit pour Constantinople et reçut le gouvernement (ἡγεμονίαν) de la Palestine, où il amena nombre de ses congénères. Ce Caïs était chrétien. On l'identifie avec le

(1) Χυδρηνῶν καὶ Μααδδηνῶν (Nonnosus).

(2) Nonnosus, *Phot.*, c. 3; Procope, *Bell. pers.* Cf. ci-dessus, p. 108.

poète arabe Imrulcaïs, auteur de l'un des sept poèmes si célèbres parmi les Arabes sous le nom de *moallakas*.

Ce n'était pas seulement par ces relations byzantines que le christianisme atteignait le centre de l'Arabie. L'église perse avait de ce côté des avant-postes assez rapprochés. On ne trouve pas moins de quatre évêchés sur la côte du golfe persique, à Katar, à Hofhof (Hadjr), à Chatt (Pasâ-Ardachir), dans l'île Bahreïn (Dârin). Ces évêchés apparaissent, vers la fin du VI^e siècle (1), dans les conciles du catholicos de Séleucie. On les trouve encore une centaine d'années plus tard, ce qui prouve qu'ils résistèrent quelque temps à la propagande musulmane. Maintenant tout établissement chrétien a disparu de ces contrées, où les Turcs eux-mêmes sont considérés comme infidèles par les indigènes, Wahabites fanatiques. Du reste, dès la fin du IX^e siècle, les évêchés arabes du golfe persique devaient avoir disparu, car ils ne sont plus mentionnés dans les listes d'Elie de Damas.

A Hira aussi, dans la capitale de l'Arabie persane, il y avait des chrétiens; ils y étaient même partagés en deux communions, dont chacune eut son évêque. On ne sait au juste quand fut fondée la première église; dès l'origine elle releva du catholicos de Séleucie, chef de la hiérarchie régulière dans le royaume de Perse (2). Quand le schisme jacobite s'organisa dans l'empire (543) par l'ordination clandestine de Jacques Baradaï, il fut pourvu en même temps aux besoins religieux des monophysites de la Mésopotamie persane, qui eurent bientôt un anticatholicos ou *maphrian*. C'est à cette juridiction non con-

(1) Chatt, concile de 577 (Guidi, *ZDMG*, t. XLIII, p. 383 et suiv.); Dârin, 588, 677; Hadjr et Katar, 677. Cf. pour ce dernier, la passion de saint Georges le Persan, Hoffmann, *Auszüge aus syrischen Akten persischer Märtyrer*, p. 114.

(2) On trouve des évêques de *Hertha de Taijayé* (Hira) aux conciles de 410, 430, 485, 499, 588 (Guidi, *Z. D. M. G.*, t. XLIII, p. 410).

formiste que se rattache l'évêché des Arabes qui figure sous divers noms dans les cadres jacobites (1).

La lettre de Siméon de Beth Arsam, citée plus haut (p. 105) nous montre que, dès le temps de Justin I, ces conflits religieux s'agitaient autour du prince de Hîra. Celui-ci laissait en paix ses sujets chrétiens, mais, pour son compte personnel, il continuait d'adorer les anciennes divinités sémites, en particulier la déesse Ouzza, la Vénus arabe, à laquelle on le voit quelquefois offrir des sacrifices humains. C'est ainsi que Moundhir ibn Amraalqais, celui qui fut en rapports avec Dhû Nowas et Siméon de Beth Arsam, immola à cette déesse quatre cents vierges chrétiennes (2). Ayant un jour fait prisonnier le fils de son rival et confrère Harith le Ghassanide, il lui fit subir le même sort (3).

Cependant ce terrible prince avait une épouse chrétienne, qu'il devait précisément à la famille des Ghassanides, Hind, la propre sœur du jeune prince immolé à Ouzza. Cette princesse avait fondé à Hira un monastère, dont l'inscription dédicatoire nous a été conservée par le géographe Yakout (4): " Cette église „ a été bâtie par Hind, fille de Hârith ibn Amr ibn Hodjr, la „ reine fille des rois et mère du roi Amr ibn Moundhir, la ser- „ vante du Christ, mère de son serviteur et fille de ses servi- „ teurs, sous le règne du roi des rois Chosroès Anouscharwân, „ au temps de l'évêque Mar Ephraïm. Que le Dieu pour lequel „ elle a bâti ce monastère lui pardonne ses fautes, qu'il ait pitié „ d'elle et de son fils, qu'il l'accueille et la fasse résider dans

(1) Lequien, *Oriens christ.*, t. II, p. 1567, 1585, 1597, le disloque en trois sièges, ceux des Arabes, de Hirta et des *Taalabenses*.

(2) Nöldeke, p. 171.

(3) Procope, *Bell. Pers.*, II, 28.

(4) II, 709. Je la cite d'après la traduction partielle de M. Nöldeke, p. 172, complétée pour moi par M. Barbier de Meynard.

„ son séjour de paix et de vérité, et que Dieu soit avec elle „ et avec son fils dans les siècles des siècles! „.

L'inscription a été gravée sous le règne d'Amr fils de Moundhir (1) (554-569); elle suppose que ce prince était chrétien. L'Évangile, toutefois, eut peine à s'enraciner dans cette famille impérieuse et sanguinaire. Après Amr elle revint au paganisme, sinon dans la personne de son frère Kabous (Καβώτης), au moins par le successeur de celui-ci, qui était aussi son frère, Moundhir ibn Moundhir. Après Moundhir régna Naaman, qui pratiqua d'abord l'idolâtrie et les sacrifices humains, mais finit par se convertir, vers l'année 594 (2). La confession adoptée par les émirs de Hîra était la confession nestorienne. Le catholicos Jesujab I mourut en 594 ou 595 à Hîra et fut enterré précisément dans le monastère de la reine Hind (3).

Naaman est le dernier de sa famille qui ait régné à Hîra. Un de ses fils, Moundhir ibn Naaman, se retrouve, aux premiers temps de l'islam, à la tête des Arabes chrétiens de Bahréïn, qui refusaient d'accepter Mahomet; il mourut, vers 633, en combattant les musulmans.

Quant au double évêché de Hîra, il se maintint; on le trouve mentionné dans les cadres des deux églises rivales (4).

(1) C'est le Ἀμῆρος ὁ Ἀλαμουδάρος de Ménandre le Protecteur.

(2) Evagrius, *Hist. eccl.*, VI, 22.

(3) Cependant les monophysites ont réclaté ces illustres néophytes. Cf. Nöldeke, p. 317.

(4) *Hirta*, dans la liste nestorienne d'Elie de Damas (Assemani, *Bibl. or.*, t. II, p. 459); dans le catalogue de Barhebraeus (*ibid.*, p. 419), parmi les sièges relevant du maphrian, on en trouve deux, *Akulae* ou *Cuphae* et *Arabum christianorum Taalabensium Scenitarum*. C'est un démembrement de l'évêché de Hîra. L'évêque Georges, qui illustra ce siège au commencement du VIII^e siècle (686-724) s'intitulait encore « évêque des Tanuelites, des Tuites et des Akulites » Ryssel, *Georgs des Araberbischofs Gedichte und Briefe*, p. 44). C'est donc seulement après lui que la juridiction fut répartie entre deux évêques.

Les fondations que nous avons étudiées dans ce mémoire ont abouti, tantôt à des églises nationales, tantôt à des sièges épiscopaux rattachés aux provinces ecclésiastiques de l'empire romain ou du royaume de Perse. Les églises nationales, celles de Nubie, d'Abyssinie et des Homérites, conciliaient leur autonomie avec une certaine dépendance à l'égard du patriarche d'Alexandrie, du patriarche monophysite, bien entendu, car aucune de ces églises ne remonte, pour son organisation définitive, au temps où le patriarcat alexandrin était encore catholique et indivis.

De tout ce rayonnement chrétien dans les pays chamitiques et arabes, que reste-t-il? Une seule église, celle d'Abyssinie, qui s'est maintenue, comme l'état abyssin lui-même, à travers bien des vicissitudes, et conserve encore son autonomie singulière, sa confession monophysite et son allégeance alexandrine.

mes au Sud
7840

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA.

7840.

